

La famille de Jean Aicard

L'enfant, disait Wordsworth, est le père de l'homme... Pour un observateur attentif, toute l'œuvre de Jean Aicard, qu'elle soit poétique, romanesque ou théâtrale, est consciemment ou inconsciemment marquée par le contexte particulier de sa naissance, son enfance ballottée d'un endroit à l'autre, sa jeunesse – et même sa vie – partagée entre deux familles ennemies. Je porte en moi, disait-il, une grave souffrance, un chagrin sans nom, et c'était bien de la complexité de ses origines qu'il voulait parler, à une époque où les préjugés rejetaient encore tout manquement à la morale bourgeoise. Dépasant le cadre étroit de l'état civil, des convenances et des secrets, on pourrait parler *des* familles de Jean Aicard, ou d'une famille plurielle de Jean Aicard, pour employer un adjectif à la mode. Mieux connaître Jean Aicard, c'est pénétrer plus avant dans l'*imbroglio* sentimental nimbé de mysticisme saint-simonien qui présida à sa naissance et dont les conséquences devaient le marquer à jamais.

La rue Jean-Aicard à Toulon, rue très passante située derrière la Cathédrale, a la particularité de porter deux plaques non concordantes à ses extrémités. Presqu'une galéjade... A l'ouest, à l'angle de la rue des Boucheries, on lit *Rue Jean-Aicard 1810-1852*, à l'est, à l'angle du cours Lafayette, *Rue Jean-Aicard 1848-1921*. Il ne s'agit pas d'une erreur, mais bien du désir des Toulonnais d'honorer à la fois un père et un fils, portant le même prénom, tous deux écrivains, bien qu'initialement, l'ancienne rue des Prêcheurs ait été baptisée rue

Jean Aicard, du poème au roman

Jean-François-Aicard (le père), proposition adoptée à la séance du conseil municipal du 15 mai 1901. Le conseiller Roure, auteur de la proposition, insiste sur les mérites de Jean-François Aicard, écrivain, philosophe et père de « notre grand poète », mérites qui justifient de voir une rue toulonnaise porter son nom, un nom qui rappelle aussi celui d'une des plus anciennes familles de la ville. Il est vrai qu'on trouve un grand nombre d'Aicard (autrefois avec un y) ayant exercé des fonctions consulaires depuis le XIV^e siècle. Mais il serait sans doute hasardeux d'établir une filiation rigoureuse avec les Aicard qui nous occupent aujourd'hui.

Contentons-nous d'évoquer la noble figure du père de Jean-François Aicard, le grand-père du poète, Jacques Henri Hippolyte Aicard. Fils d'artisan, artisan lui-même, « peintre barbouilleur à l'arsenal », précise Letuaire, cet homme travailleur et économe parvint à acheter une maison située rue de l'Ordonnance, rue proche de la place d'Armes, et à y installer un établissement de bains qui prospéra rapidement dans ce quartier chic de la ville. C'est la maison natale de Jean Aicard. Le grand-père Jacques, comme on l'appelle souvent, devint ainsi un bourgeois toulonnais assez aisé pour figurer comme électeur censitaire sous la Restauration et le régime de Louis-Philippe. Il possédait plusieurs immeubles locatifs, des terres et une bastide à Bandol.

Cette splendeur dura des années 1810 à 1840, avant de périr, quand l'entreprise eut à affronter la concurrence d'un établissement similaire installé dans les parages, « Les Nouveaux bains du Champ de bataille », et les conséquences désastreuses d'une mauvaise gestion dont nous aurons à reparler. Le grand-père Jacques, que l'on retrouve sous les traits du brave Monsieur Bonnaud dans le roman de Jean Aicard, *Tata*, roman autobiographique de sa famille paternelle, était à coup sûr un homme simple, bon et honnête. On imagine cette simplicité dans ses lettres à son fils, n'ayant d'autre défaut qu'une orthographe redoutable.

Né avant la Révolution, il épousa une Bandolaise, Marie-Marguerite Arnaud, qui lui donna deux enfants, un fils Jean-François et une fille Magdeleine. Si Jean-François eut la vie tumultueuse que nous allons raconter et mourut prématurément à l'âge de 43 ans, son père et sa sœur connurent une grande longévité. Le grand-père Jacques

mourut en 1872 et Magdeleine, qui fut directrice d'école privée à Bandol, s'éteignit en 1897. Tous deux entoureront de leur affection le petit Jean Aicard orphelin de père à l'âge de cinq ans et l'accueilleront bien souvent dans la bastide sanaryenne où ils s'étaient installés, du côté de Sainte-Ternide.

Le grand-père Jacques inspira à son petit-fils ces petits chefs-d'œuvre du *Livre des petits* que nombre d'écoliers ont jadis appris par cœur. Quant à sa bonne tante Magdeleine, elle lui inspira le personnage d'Adèle de son roman *Tata*.

Jean-François Aicard naquit à Toulon le 24 février 1810. Il fit ses études au collège qui se trouvait dans les locaux de l'ancien Evêché, cours Lafayette, siège actuel de la Société et du Musée des Amis du Vieux Toulon. Il s'y trouvait entre les années 1822 à 1828. Ce fut un élève brillant, souvent prix d'excellence de sa classe, comme on le constate en feuilletant les palmarès du Collège de Toulon. Le premier directeur de ce collège (en 1805) fut Jacques André, professeur de langues anciennes. Jacques André, marié à une demoiselle Marroin de La Garde, passait pour un oratorien défrôqué. Il deviendra un notable toulonnais, conseiller d'arrondissement de 1832 à sa mort en 1837. Son fils Amédée, qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de la famille Aicard, avait neuf ans de plus que Jean-François. Ce n'est donc pas sur les bancs de l'école qu'ils se sont connus, puisque Amédée obtint sa licence en droit à Paris en 1824.

Son bac en poche, Jean-François part à Paris en 1829 poursuivre des études de droit. Ses parents sont tout disposés à aider un fils chéri, porteur des plus grandes espérances. La capitale va lui tourner la tête, pas les grisettes de Paris, mais les idées politico-philosophiques à la mode après 1830...

Durant le règne de Louis-Philippe, les milieux intellectuels et étudiants sont la proie de toute une floraison de nouvelles doctrines ayant pour idéal de rénover la société. Elucubrations le plus souvent chimériques et non violentes, ces doctrines sont directement héritées du saint-simonisme. Elles sont pétries de générosité, de fraternité, de redistribution des richesses, d'un nouvel ordre social, de l'égalité des sexes et de l'affranchissement des femmes. Le charismatique polytechnicien Prosper Enfantin, qui a repris le flambeau du saint-

Jean Aicard, du poème au roman

simonisme, le transforme abusivement en une religion communautaire des biens et des femmes, une véritable secte dont il devient le gourou. La liberté sexuelle des hommes et des femmes qu'elle préconise aboutit bientôt à la licence la plus scandaleuse. Cette communion des sexes un peu trop outrancière fera d'ailleurs éclater l'Église saint-simonienne au profit d'autres mouvements dirigés sur un aspect plus raisonnable du bonheur pour tous, comme le fourriérisme ou le socialisme utopique de Pierre Leroux, soutenu par George Sand.

Jean-François Aicard, méridional au grand cœur, se lance avec toute sa fougue dans le saint-simonisme dès l'hiver 1830-1831 et passe le plus clair de son temps aux réunions chaleureuses de la nouvelle Église. C'est probablement à cette époque qu'il rencontre d'autres Toulonnais intéressés par la doctrine, en particulier Amédée André venu à Paris tenter d'obtenir un poste de fonctionnaire. Il sera nommé receveur municipal de la ville de Toulon et occupera cette fonction de 1831 à 1856.

Jean-François, il le dira lui-même, fréquente plus les cercles politiques ou littéraires que l'école de Droit. Il ne terminera pas ses études, préférant entreprendre une carrière d'écrivain, de journaliste et de polémiste. Fort de ses nouveaux principes saint-simoniens, il revient en vacances chez ses parents durant l'été 1831. C'est peut-être alors que La Sinse eut l'occasion de l'entendre prêcher le nouvel évangile sous les ormeaux de la grande place d'Ollioules, « aussi fier que hardi, cheveux au vent, avec sa coiffure écarlate, son corps se dessinant robuste et flexible sous sa blouse bleue » (c'était l'uniforme saint-simonien). Jean-François, comme de nombreux Provençaux, a le verbe chaleureux...

A cette époque, la doctrine saint-simonienne s'implante solidement à Toulon. Elle fait des adeptes parmi les officiers, ingénieurs et chirurgiens de la Marine, mais aussi dans les rangs de l'élite intellectuelle de la ville. Amédée André en sera son représentant le plus sincère et même, selon Jean-François Aicard, le plus fanatique en ce qui concerne les théories enfantiniennes sur les femmes et l'amour. Nous en reparlerons.

Jean-François retourne passer l'hiver 1831-1832 à Paris où, d'après les recherches de Maurice Agulhon, spécialiste de l'étude des

saint-simoniens à Toulon, il figure dans la liste des frères du second degré de la nouvelle Eglise. Mais au printemps 1832, il rompt avec les fidèles d'Enfantin, ne partageant pas leurs idées de liberté sexuelle. En bon méridional, Jean-François est plutôt de naturel jaloux et possessif... Il rejoint le groupe des dissidents de Pierre Leroux et collabore à leurs publications. Fidèle aux idées républicaines de la Révolution de 1830 confisquée par les bourgeois et Louis-Philippe, il participe en juin 1832 aux émeutes des obsèques du général Lamarque, émeutes magnifiées par Victor Hugo dans *Les Misérables*. Il échappe de peu aux balles répressives, lors de l'échauffourée du Cloître Saint-Merry.

Aicard revient en vacances à Toulon et, toujours d'après La Sinse, est élu lieutenant de la Garde Nationale. Ayant refusé de prêter serment au roi, il n'obtiendra pas l'épaulette. Nouveau séjour, nouvelles vacances toulonnaises en 1833, au cours desquelles, tout en gardant ses liens d'amitié avec les saint-simoniens de la ville, il exprime son opposition à toutes les folies d'Enfantin dans un cours de littérature public organisé à l'Hôtel de Ville.

En 1834, Jean-François Aicard se lie avec Pauline Roland, une des plus célèbres « prêtresses » du saint-simonisme, pionnière obstinée et courageuse du féminisme. Pauline a 28 ans. Elle a décidé de renoncer à sa virginité pour mettre son corps au service de la cause qu'elle défend. Le Père Enfantin parle dans ses messages de « l'apostolat des caresses » et Pauline se sent prête à ramener les hésitants dans le droit chemin ou à consoler les disciples désenchantés. Elle trouvera d'ailleurs que ce n'est pas désagréable... Tout à son exaltation et à son mysticisme, elle reconforte un jeune saint-simonien en détresse morale, Adolphe Guérout, tout en restant libre de sa personne. Enceinte de Guérout, elle poursuit sa tâche rédemptrice en consolant un dissident découragé qui n'est autre que Jean-François Aicard. Ces deux êtres vont vivre dix ans de vie commune, loin de toute bavure saint-simonienne, avec peut-être le secret espoir, pour l'un de ramener une brebis égarée au bercail, pour l'autre de la détacher de la doctrine.

Si le premier amant de Pauline était quelque peu mièvre et inconsistant, Jean-François est d'une autre trempe. Il est beau, intelligent, séduisant et viril. Pauline lui donne trois enfants dont elle

Jean Aicard, du poème au roman

tiendra à assurer la charge matérielle, en conformité avec ses théories de femme responsable et libérée. Une petite Marie, morte à Toulon en bas âge, un petit Moïse (du nom d'un ami de son père), né à Toulon la même année, une fille, Irma (du nom de la sœur de Pauline), qui sera plus tard professeur à Londres, restera en relations avec son demi-frère, le poète Jean Aicard, et moura après lui en 1923. Moïse Aicard décédera vers l'âge de 14 ans, peu après le décès de son héroïque mère survenu en 1852, au retour de déportation. Quant au premier enfant de Pauline, Jean-François Roland (elle lui avait donné le prénom de son compagnon Aicard), sujet brillant, il deviendra lui aussi professeur. J'espère que vous me suivez dans ce dédale saint-simonien...

La vie du couple Pauline-Jean-François sera dure, très dure. Leur métier de publiciste et de journaliste ne sera jamais tellement lucratif. Ils collaborent à *l'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud, *remake* de celle de Diderot et d'Alembert, qui n'ira pas au delà de la lettre C. Jean-François y écrit des articles juridiques et littéraires, Pauline de l'histoire et de la géographie. Ils participeront plus tard à la *Revue indépendante*. Durant ces années laborieuses, Jean-François Aicard est amené à nouer des relations avec un certain nombre de littérateurs et de philosophes. Signalons à son actif, outre ses articles encyclopédiques, une *Histoire de la philosophie*, publiée dans *Patria* et une autre des *Beaux-Arts* parue dans *Un million de faits*.

Cependant à Toulon, au moment où Jean-François et Pauline Roland se mettent en ménage, le chef de file des saint-simoniens, Amédée André, envisage avec un de ses amis, plus libertin que prosélyte, une union à quatre, dans l'esprit enfantin, avec les deux filles d'un orfèvre toulonnais de la place de la Poissonnerie, Victoire et Elise Isnard. C'est du moins ce que laisse entendre Jean-François Aicard dans une note confidentielle qu'il écrit en 1849, confession où il se donne le beau rôle dans l'histoire qui va suivre et dénigre copieusement son ancien ami André. Il convient donc, comme le signale Edith Thomas dans la biographie de Pauline Roland et Maurice Agulhon dans son histoire du saint-simonisme à Toulon, de prendre avec une certaine prudence le récit d'Aicard.

Après ses étranges projets conjugaux en commun, Amédée André épouse finalement en 1837 Victoire Isnard, âgée de 20 ans – lui en a 36. Elle est jolie (le plus beau joyau de la bijouterie de ses parents, assure Jean-François), coquette, peu instruite et tête folle. Le nouveau couple vient en voyage de noces à Paris. Jean-François et Pauline font connaissance avec la jeune femme. Peu après, au mois de novembre 1837, Jean-François est obligé de rentrer à Toulon pour tenter de redresser la situation financière de l'entreprise de son père qui connaît de sérieuses difficultés. La confortable rente que verse annuellement Jacques Aicard à son fils n'y est pas étrangère. Jean-François envisage de transformer les étages de la maison de la rue de l'Ordonnance en hôtel de luxe pour les officiers de marine, ce qui nécessite, bien sûr, de nouveaux investissements et emprunts difficiles à réaliser. Il va rester deux ans à Toulon, éloigné de Pauline et de ses enfants qui survivent de leur côté dans des conditions précaires.

L'inévitable va se produire. Jean-François fréquente assidûment le ménage André. Une idylle, platonique ou non, se noue entre Victoire et lui, idylle curieusement favorisée, ou acceptée, par le mari, suivant les principes du Père Enfantin, de partage et de promiscuité sexuelle. Survient une brouille dans le ménage à trois. Jean-François demande à Pauline de le rejoindre. Il la met au courant de son aventure sentimentale, espérant une compréhension conforme à ses convictions saint-simoniennes. Mais Pauline, blessée dans son orgueil, accepte très mal cette liaison qu'elle juge « indigne de son compagnon », pour sauver les apparences. Orages, disputes, les acteurs de ce drame familial, peu original en somme n'étaient les idées particulières de ses protagonistes, habitaient de surcroît la même maison de la rue de l'Ordonnance... Fruits de la réconciliation, les deux femmes ont chacune un enfant en 1839. Il n'est pas impossible que Jean-François ait été le père des deux. Au mois de juin, après le décès de leur petite Marie, Jean-François et Pauline se rapprochent. Celle-ci met à disposition de l'affaire Aicard un petit héritage qu'elle a touché de sa sœur décédée. Le couple rentre à Paris.

Durant cinq ans la vie reprend, sans histoire. L'idylle (ou la liaison) entre Victoire et Jean-François paraît oubliée. Une autre petite fille, Irma, voit le jour au foyer des Aicard. Pauline échange des lettres

Jean Aicard, du poème au roman

amicales avec Victoire. Elle ne souhaite pas revenir sur le passé et lui donne de banales nouvelles de « Monsieur Aicard » qui travaille beaucoup... Fin 1843, Jean-François revient une fois de plus à Toulon. Ses parents sont acculés à la faillite. Sitôt retrouvés, Jean-François et Victoire succombent ouvertement à leur passion. Prévenue, Pauline Roland ne pardonne pas et rompt définitivement avec Aicard. Après deux ans de chutes, de rechutes et de tentatives de réconciliation, Amédée André finit par perdre patience. Il demande à sa femme de le quitter. Elle part vivre chez Jean-François. Nous sommes fin 1846. Le 4 février 1848, Victoire met au monde, rue de l'Ordonnance, un fils déclaré de mère inconnue. C'est le poète Jean Aicard. Le divorce des époux André n'interviendra qu'en 1854.

La Révolution de 1848 ne pouvait laisser indifférent Jean-François Aicard, sincère républicain. Cependant, il ne figure pas au premier rang des principaux acteurs et bénéficiaires de l'avènement de la République à Toulon. Ses frasques, son éloignement affiché du saint-simonisme, ses embarras financiers et la faillite de l'établissement de bains familial le tenaient sans doute à l'écart. Ses biographes ne sont pas d'accord sur ses orientations politiques. Pour les uns, il est cofondateur de l'éphémère journal *La Démocratie du Midi*, défendant des idées très avancées ; pour les autres, il collabora à *La Sentinelle*, de tendance résolument conservatrice. Peut-être subit-il alors une évolution que l'on pourrait juger opportuniste. Pour les uns, il aurait tenté de se présenter aux élections de l'Assemblée Constituante en 1848, pour les autres en 1852. Après tout, peut-être les deux... On s'accorde en revanche à le voir tenir à Toulon en 1849 un cours d'histoire ou de philosophie politique et faire savoir qu'il prépare une *Vie de l'Empereur Napoléon*.

C'est à la même époque qu'il rédige à l'intention de Maître Bessat, qui défend les intérêts de Victoire contre son mari, et les siens dans les procès qui l'opposent à Pauline Roland et à André, ces fameuses notes confidentielles responsables du roman saint-simonien que nous évoquons après bien d'autres. La confession de Jean-François Aicard (une copie existe à la Bibliothèque du Vieux Toulon, manuscrit cote 58) nous donne sa version d'une aventure passionnelle dont on peut accepter, minimiser ou mettre en doute la connotation saint-simonienne et enfantinienne qu'il lui attribue.

En 1849, la ruine de la famille Aicard est consommée. Madame Aicard en meurt peut-être de chagrin. Amédée André, qui a avancé d'importantes sommes d'argent pour renflouer l'affaire au temps de son amitié avec Jean-François, rachète la maison des bains en liquidation judiciaire. Le nouveau ménage Aicard n'a plus rien à espérer du nouveau propriétaire. Jean-François, Victoire et leur enfant plient bagages, direction Paris. Comme devait l'écrire Jean Aicard dans son roman autobiographique *L'âme d'un enfant*, « mon père, parfaitement ruiné, avait dû solliciter dans une grande administration une humble place de rédacteur. Il gagnait juste de quoi nous empêcher de mourir de faim, ma mère et moi ». Ce poste de rédacteur au ministère de l'Instruction publique au début des années 1850 prouverait son nouvel engagement politique. Malheureusement, il meurt subitement le 16 mai 1853 à l'âge de 43 ans, laissant sa femme et son fils dans les pires difficultés. C'est le vieux Béranger, providence des écrivains en détresse, qui payera leur voyage de retour à Toulon.

Prénommé à l'état civil Jean-François comme son père et Victor, comme sa mère Victoire, le petit Jean Aicard a cinq ans lorsqu'il rentre à Toulon en 1853. Ses années de petite enfance restent assez obscures, souvent contradictoires selon ses biographes, influencés par les pages de *L'âme d'un enfant* qui ne correspondent pas forcément à la réalité et où il faut faire la part de la fiction romanesque. Il semble que Victoire et son fils se soient d'abord réfugiés dans une bastide appartenant aux Isnard et située au pied du Faron, « La Bourgarelle ». Il aurait fréquenté une école à Toulon, laïque, religieuse ou professionnelle, on l'ignore. On ne sait pas davantage à quelle époque exacte il retrouva son grand-père et sa tante fixés à Sanary. Ce qui est certain, c'est qu'il trouva réconfort et amour auprès d'eux, comme il le manifesta dans de nombreux poèmes, en particulier dans *Le Dieu dans l'homme*, publié en 1885.

Sa mère n'a peut-être pas été aussi inexistante qu'on a pu le dire. Les rapports de Jean Aicard avec sa mère restent nébuleux et font partie des secrets du poète. Peu de temps après son retour à Toulon, Victoire trouva un compagnon en la personne d'Alexandre Mouttet, avoué toulonnais en renom, homme libéral d'une grande culture, longtemps secrétaire général de l'Académie du Var, ami des saint-

Jean Aicard, du poème au roman

simoniens, correspondant avec nombre d'écrivains et d'artistes, lui-même auteur d'importants mémoires, en particulier sur Mirabeau.

Cette présence masculine auprès de sa mère bouleversa sans doute la vie de l'enfant, mais devait aussi l'avantager. C'est peut-être sous ses auspices que, vers l'âge de neuf ans, Jean Aicard fut envoyé pensionnaire au collège de Mâcon où son correspondant bienveillant n'était autre que Lamartine, résidant à huit kilomètres au château de Monceau. C'est également Mouttet qui, plus tard, présentera Jean Aicard à Michelet. Victoire devait rester avec Alexandre Mouttet jusqu'à la fin de sa vie. Elle mourut dans une maison de retraite à Marseille en 1896. Dans un classeur Aicard, aux manuscrits du Vieux Toulon, on voit une mèche de cheveux conservée dans une petite enveloppe portant ces mots de l'écriture de Jean Aicard : « Cheveux de notre mère, morte le 2 février 1896 ». Il dit : « notre mère » et ceci s'adresse à sa sœur, ou demi-sœur, Jacqueline André.

Il nous faut maintenant, avant de conclure, aborder une autre famille chère, et même très chère, à Jean Aicard : c'est, paradoxalement, celle des André. Amédée André avait pris sa retraite de receveur municipal en 1856 et s'était installé à La Garde dans la bastide Marroin, célèbre avocat toulonnais, son oncle maternel. Jacqueline André, demi-sœur de Jean Aicard, son aînée de neuf ans, avait épousé un lieutenant de vaisseau, Emile Lonclas, qui malheureusement la laissa veuve à 25 ans. Elle vint s'installer près de son père à La Garde et, en 1864 ou 1865, se rapprocha de son frère – il avait 16 ans –, décidée à lui donner toute son affection. D'abord réticent à une présence qui lui rappelait son infortune conjugale, Amédée finit par retrouver son grand cœur saint-simonien et accorda au jeune poète en herbe une tendresse quasi paternelle que lui rendit bien Jean Aicard.

Ce sont les André qui l'aideront à publier son premier recueil *Les Jeunes croyances* en 1867, livre dédié à Jacqueline. Jean Aicard fit des André sa véritable famille, séjournait en vacances chez eux, les recevait à Paris où sa sœur venait souvent vivre avec lui. C'est Jean Aicard qui ferma les yeux d'Amédée André en 1889 (il avait 88 ans). Cette même année, Jean Aicard donne au théâtre *Le Père Lebonnard*, drame des enfants adultérins, le père bienveillant qui emprunte peut-être certains traits au bonhomme de La Garde... Plus tard,

Jacqueline lui légua la bastide des « Lauriers », nom auquel Jean Aicard ajouta celui de « Roses » pour qu'on ne l'accuse pas de se tresser des couronnes, et même la maison familiale de la rue de l'Ordonnance où il était né. La boucle était bouclée...

Les quatre protagonistes de ce drame familial, qualifié de domestique par Jean-François Aicard, nous paraissent finalement réagir plus en êtres de chair et de sang qu'en adeptes d'une religion saint-simonienne communautaire. Deux d'entre eux, Pauline et Amédée, n'allèrent pas au bout de leurs convictions et préférèrent la séparation au partage. Jean-François, lui, tenta gauchement de faire admettre à ses « rivaux » une situation conforme à leur engagement. Quant à Victoire, son éternel féminin était sans doute bien au-delà de toutes ces considérations...

Jean-Aicard, le poète, gardait-il au fond de lui quelque trace des idées saint-simoniennes, dans le sens le plus noble, de son entourage d'antan ? On pourrait l'imaginer. Jean Aicard s'est toujours senti proche des petites gens, des enfants, de ses humbles amis les chasseurs et les bûcherons des Maures dont il aimait partager les plaisirs simples. Au soir de sa vie, à La Garde ou à Solliès-Ville, sa bonté était légendaire. Cette immense bonté était-elle le triomphe d'un très lointain saint-simonisme pétri d'idées généreuses et de chaleur humaine ? Peut-être... Mais faut-il avoir été saint-simonien pour avoir des qualités de cœur ?

Antoine MARMOTTANS

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Aicard Jacques Henri Hippolyte

né à Toulon le 26.01.1781,
propriétaire d'un établissement de bains,
mort à Sanary le 29.09.1872.
épouse Marie-Marguerite Arnaud,
née à Bandol le 22.12.1777,
morte à Toulon le 14.02.1849.

Jean Aicard, du poème au roman

Aicard Jean-François Mathias (ou Mathieu)

né à Toulon le 24.02.1810, fils de Jacques Aicard et de Marie-Marguerite Arnaud,
homme de lettres,
trois enfants de Pauline Roland, un fils de Victoire Isnard
mort à Paris le 16.05.1853.

Aicard Magdeleine

née en 1816, fille de Jacques Aicard et de Marie-Marguerite Arnaud,
morte à Bandol le 11.11.1897.

Aicard Jean François Victor

né à Toulon le 4.02.1848, fils de Jean-François Aicard et de Victoire Isnard (André)
Poète, romancier, auteur dramatique, Académicien français,
mort à Paris le 13.05.1921.

André Jacques

1769-1837,
professeur de langues anciennes, principal du Collège de Toulon de 1805 à 1815,
conseiller d'arrondissement de 1832 à 1837,
épouse Marie-Madeleine (ou Thérèse) Marroin, sœur du célèbre avocat.

André Thomas Maurice André Amédée

né à La Garde le 25.08.1801, fils de Jacques André et de Marie-Madeleine Marroin,
licencié en droit à Paris le 4.12.1824,
receveur municipal de Toulon du 10.03.1831 au 2.01.1856,
marié le 17.03.1837 à Victorine (Victoire) Isnard,
divorcé à Toulon le 6.04.1854, cour d'appel d'Aix le 28.03.1855,
mort à La Garde le 15.02.1889.

André Jacqueline Marie Pauline

née le 24.02.1839 d'Amédée André et de Victoire Isnard,
mariée à Emile Lonclas, lieutenant de vaisseau,
veuve en 1863, décédée le 12.06.1915.

Isnard Joseph César Auguste

né à Toulon le 28.07.1786,
marié le 16.10.1811 à Marie-Thérèse Sourd, née à Signes le 22.04.1791,
orfèvre à Toulon, place de la Poissonnerie,
deux filles, Victorine et Elise.

Isnard Marie-Césarine Victorine (Victoire)

née à Toulon le 20.08.1816 de Joseph Isnard et de Marie-Thérèse Sourd,
épouse d'Amédée André, divorcée en 1854,
mère de Jacqueline André et de Jean Aicard,
morte à Marseille le 2.02.1896.

Roland Pauline Marie Désirée

née à Falaise le 7.06.1805,
saint-simonienne, pionnière du féminisme et de l'Union ouvrière,
déportée en Algérie en juin 1852. Graciée, elle meurt à Lyon le 16.12.1852,
un enfant d'Adolphe Guérout :
– Jean-François Roland, né le 13.01.1835,
trois enfants de Jean-François Aicard :
– Marie-Irma, née en 1837, morte à Toulon le 16.06.1839,
– Moïse, né à Toulon en mars 1839, mort en 1853,
– Irma, née à Paris, morte en 1923.

Mouffet Alexandre Barnabé

né à Pignans le 18.03.1814,
 avoué à Toulon, puis juge de paix à Roquevaire, Menton, Aix,
 érudit, auteur de souvenirs littéraires et de mémoires sur Mirabeau,
 secrétaire général de l'Académie du Var (1857-1866),
 compagnon de Victoire Isnard après la mort de Jean-François Aicard,
 décédé à Aix le 13.06.1901.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages

- Edith Thomas, *Pauline Roland : Socialisme et féminisme au XIX^e siècle*, Paris, Marcel Rivière, 1956.
- Maurice Agulhon, *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique : Toulon de 1815 à 1851*, Mouton, 1970, réédition 1977, École des hautes études en sciences sociales.
- Benoîte Groult, *Pauline Roland ou Comment la liberté vint aux femmes*, Paris, Robert Laffont, 1991.

Articles

- Jacques Parès, « Un Toulonnais oublié, Mathias Jean-François Aicard », *La Provence illustrée*, n° 25, janvier 1925.
- Paul Maurel, « Jean Aicard par un témoin de sa vie », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1962.
- Paul Maurel, « Souvenirs sur Jean Aicard », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1962.
- Jean Gavot, « Jean Aicard, écrivain provençal de langue française », *Bulletin de la Société d'Etudes de Draguignan*, 1958.
- Michael Pakenham, « Les débuts parisiens de Jean Aicard », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1965.
- Georges Raynaud, « Un « roman saint-simonien » à Toulon », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1981.

Thèses universitaires

- J. Luke Martel, *Jean Aicard et la Provence*, Aix, 1957
- Enrica Brunelli, *L'opéra lirica di Jean Aicard*, Université catholique de Milan, 1980-81.

Fiches biographiques

- Robert Reboul, *Célébrités du Var*, Bibliothèque municipale de Draguignan, MS 99.
- Célestin Sénès, dit La Sinse, *Provençaux*, Toulon, 1902.
- Dictionnaire biographique de Prévost et Roman d'Amat, article Jean-François Aicard.

Manuscrit

Note confidentielle de Jean-François Aicard à Maître Bessat (170 pages), Institut français d'histoire sociale. Copie à la bibliothèque des Amis du Vieux Toulon, MS 58.

